

Compte rendu

Ouvrage recensé :

HARDY, René, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*

par Alfred Dumais

Laval théologique et philosophique, vol. 57, n° 1, 2001, p. 187-189.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401336ar>

DOI: 10.7202/401336ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

s'agit pas seulement de se dire l'un à l'autre, de s'accepter et de s'accueillir dans notre connaissance de l'autre, de notre héritage commun (biblique) et de notre histoire conflictuelle. Mais il s'agit de faire théologie ensemble, sans pour autant arriver à une théologie commune ! Sur ce point, Comeau est crédible. Ayant vécu au *Jewish Theological Seminary* de New York, elle a pu apprivoiser le judaïsme *comme* de l'intérieur (jusqu'à un certain point) et prendre conscience que les deux religions vivent le même questionnement face à la modernité. Pour l'A., les ressources de l'un peuvent venir en aide aux faiblesses de l'autre (p. 320). Par exemple, le christianisme pourrait apprendre du judaïsme, quant à l'interprétation du *Lévitique*, tandis que le judaïsme pourrait s'interroger sur la structure d'alliance qui se profile derrière les commandements, telle que dégagée par le christianisme (p. 303-305). Ou encore, le judaïsme, moins articulé théologiquement que le christianisme, pourrait être stimulé par lui pour affiner ses propres concepts ; inversement, le christianisme pourrait recevoir de l'exemple juif une impulsion vers une éthique plus concrète. Dans les deux cas, toutefois, il ne s'agit pas d'emprunter ou d'imiter, mais de trouver sa voie propre.

Troisièmement, mais de manière plus subtile, Comeau propose une critique assez poussée du catholicisme, montrant les limites du modèle progressiste (et donc de Vatican II). Le jeu de la comparaison, dans le dialogue, conduit vraiment à l'autocritique. Je m'avance sans doute un peu, mais ce parcours est comme une thérapie d'un catholicisme qui demeure profondément ébranlé, en France, suite à la crise moderniste. En dernière analyse, l'A. invite à chercher, non plus le noyau de la Tradition (son centre), mais sa structure (p. 324) — selon les époques, les éléments de cette structure peuvent (et doivent nécessairement) changer pour que celle-ci demeure fidèle à elle-même. Cette nouvelle métaphore révèle une façon nouvelle de poser le problème et constitue tout un programme... résolument (post)moderne !

Alain Gignac
Université de Montréal

René HARDY, **Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec 1830-1930.**
Montréal, Éditions du Boréal, 1999, 288 p.

L'histoire religieuse du Québec aurait connu une période décisive autour des années 1840. C'est à ce moment-là que se fait de plus en plus sentir l'influence de l'Église, elle qui allait devenir « un formidable instrument de contrôle social au cours du XIX^e siècle » (p. 211). Telle est la teneur de la thèse que soutient l'historien René Hardy dans son livre *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec 1830-1930*. Mise en scène du catholicisme québécois en ses fondements mêmes, synthèse remarquable de travaux de recherches étalés sur plus de 30 ans, voilà ce qui ressort en premier lieu à la lecture de cet ouvrage.

Nous connaissons bien l'atmosphère qui régnait dans l'Église de notre enfance, avec la messe dominicale, la communion et la confession fréquentes, la procession de la Fête-Dieu, toutes ces manifestations publiques de piété. Mais ce que nous connaissons moins, c'est comment cette culture s'est imposée (p. 12), comment elle en est venue à prendre un caractère si contraignant que c'est presque à l'unanimité que les fidèles se soumettaient à ces pratiques. L'épiscopat et le clergé avaient créé un véritable système social, dont on voit mieux aujourd'hui la portée, surtout depuis 1960-1970, où il a commencé à s'effriter.

L'histoire qui est ici racontée n'est pas celle des croyances, mais des pratiques et plus particulièrement des pratiques obligatoires (p. 10). L'enquête s'étendant sur une centaine d'années, l'auteur a été amené à faire des choix. Un chapitre d'abord sur le mouvement de protestantisation, qui a bel et bien existé à l'époque, même si on en parle peu. La réaction du clergé a été vive, désireux

qu'il était de protéger ses ouailles de toute influence extérieure, y compris de la religion des conquérants. Puis, à partir de ce qui s'est passé à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières, une description détaillée du rôle du clergé et des orientations qui structuraient la vie paroissiale. Enfin, deux courts chapitres sur les procès qu'ont intentés curés et fabriques aux fidèles qui refusaient de payer la dîme ou le casuel et sur le blasphème interprété « comme la transgression ou le rejet des contraintes sociales et religieuses imposées par le clergé » (p. 190). Autant de sujets qui semblent suggérer des voies d'analyse différentes, mais qui sont, à vrai dire, intégrés « à la problématique du contrôle social qui, affirme l'auteur, donne à l'ouvrage son unité » (p. 13).

C'est donc vers 1840 que Hardy situe le début d'une transformation profonde de la culture religieuse au Québec. Faut-il parler alors, comme le fait l'historiographie courante, d'un réveil religieux, d'un changement brusque, tel qu'il surgit dans le phénomène des conversions ou des élans spontanés de ferveur que suscitaient, entre autres, les retraites paroissiales du temps ? Ou bien s'agit-il plutôt d'un renouveau religieux qui se serait déployé sur une longue période, caractéristique, en cela, de la lenteur des changements de mentalités ? L'auteur examine cette question sous divers angles. Rappelant que le réveil religieux a plus d'une affinité avec le « *revival* » des « *preachers* » américains, il essaie de montrer la fragilité de ce concept, lorsqu'appliquée à la situation québécoise. Il lui semble que l'idée de renouveau est, dans ce cas, plus appropriée et qu'elle serait apparue dans l'Église dès que celle-ci a pu « combiner la volonté et la capacité d'inculquer de nouveaux comportements et un plus grand respect de ses prescriptions » (p. 154). C'est pourquoi il accordera autant d'attention à l'étude des moyens mis en place pour encadrer la pratique religieuse.

De cet encadrement, Hardy nous fournit de multiples exemples, tirés du répertoire des activités religieuses qui avaient cours à la paroisse Notre-Dame de Québec entre 1830-1870 : les retraites d'abord, celle qu'a prêchée M^{gr} de Forbin-Janson en 1840, la première qu'il ait donnée au Bas-Canada, avec son insistance sur la tempérance et les autres procédés qu'il utilisait pour susciter la dévotion. On dit qu'à Marseille en 1820 il avait prêché « dans un cimetière, sur une fosse ouverte » (p. 70). Cela donne une idée du personnage qui devait faire sa marque aussi à Québec. Mais, plus largement, c'est l'époque où l'épiscopat s'affaire à augmenter les effectifs cléricaux et religieux, affirmant sa volonté de prendre en charge l'éducation du primaire à l'universitaire, les soins hospitaliers et les charités publiques au point que, conclut l'auteur, « le curé de Notre-Dame de Québec établit son autorité dans tous les domaines de l'activité sociale » (p. 96).

L'Église devient ainsi un agent de contrôle social. Le clergé voit à ce que chacun s'acquitte de ses obligations religieuses, comprenant la messe dominicale, la confession et la communion pascales, le jeûne et l'abstinence. La pression sociale était d'ailleurs très forte : ceux et celles qui ne se conformaient pas à ces prescriptions étaient l'objet de désapprobation publique (p. 151). C'était l'époque de l'ultramontanisme où l'épiscopat appuyait son autorité sur celle du pape, où l'évêque de Montréal, M^{gr} Bourget, avait même recruté et envoyé à Rome un contingent de zouaves pour défendre le territoire pontifical, menacé par le réaménagement qu'entraînait l'unité italienne (p. 221). À travers cette structure de pouvoir, c'est l'image d'un Dieu vengeur qui a prédominé, d'un Dieu qui n'hésite pas à châtier ceux qui ne se soumettent pas à sa volonté. On sait que, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la ville de Québec a été durement éprouvée : incendies, épidémies, pauvreté, calamités de toutes sortes ; or, à la paroisse Notre-Dame de Québec, au cours des sermons du curé, fait remarquer l'auteur, « il n'y a pas de désastres qui n'aient été interprétés comme étant une punition divine contre l'impiété populaire » (p. 106). La validité, je dirais la fermeture, de ce système d'autorité se voyait par là assurée.

Une bonne partie de l'ouvrage présente l'évolution des pratiques religieuses dans les diocèses de Montréal et de Trois-Rivières de 1839 à 1930. L'information provient principalement des rapports annuels sur les activités de la paroisse que chaque curé remettait à l'évêque lors de sa visite. On y apprend des choses étonnantes. À la fin du siècle, pour la région de Trois-Rivières, par exemple, « la pratique pascalle ne souffre à peu près pas d'exceptions » (p. 140). Même à Montréal, on n'est pas loin d'atteindre une certaine unanimité. Hardy cite le cas de la paroisse Saint-Jacques, qui « compte quelque 15 550 communicants, le curé estime à « environ 550 » ceux qui n'ont pas fait leurs pâques et à « environ 180 » ceux qui n'ont pas communie depuis plus d'une année » (p. 152). Bien sûr, il se glisse ici et là des formes de résistance, des comportements récalcitrants : ceux qui causaient du désordre à l'église au cours des cérémonies, ceux qui refusaient de payer leurs dîmes et l'usage de plus en plus répandu du sacre — qui n'a pas été inventé au Bas-Canada soit dit en passant —, mais qui est devenu presque un trait culturel, une réaction, de dire l'auteur, au pouvoir cléricel se faisant trop oppressif.

En parcourant cette étude, je me suis souvent interrogé sur le rôle qu'avait joué l'Église dans la formation de l'identité nationale au XIX^e siècle. Cette question est évoquée à quelques reprises, mais l'auteur ne la traite pas pour elle-même. Il montre néanmoins qu'au début du XIX^e siècle, il existait un nationalisme combatif qui voyait, dans le prosélytisme protestant de l'époque, « une volonté d'assimilation » (p. 22). On brandissait alors la religion catholique « comme élément de sa différence avec le conquérant » (p. 155). L'auteur signale aussi le problème créé par les Rébellions de 1838 qui prônaient un nationalisme radical qu'a refusé et même condamné l'Église. Du point de vue des dirigeants britanniques, celle-ci a toujours été considérée comme une force de cohésion sociale, une instance de régulation sociétale. Lorsque son pouvoir s'est étendu, catholicisme et francophones sont devenus une seule et même entité, une époque où l'on a pu écrire que renier sa foi, c'était « trahir la nation » (p. 227). On ne peut pas en dire autant aujourd'hui !

Dernière remarque : on se demande ici ce qui est advenu de la tradition mystique qui aurait été à l'origine de la Nouvelle-France. Se peut-il que la préoccupation pour les pratiques obligatoires ait pris le dessus sur l'intériorité et qu'elle ait plutôt conduit au conformisme social, ce qui expliquerait qu'on ait pu aussi facilement abandonner la pratique religieuse ces dernières années ? Mais encore faut-il, pour faire ce constat, bien connaître le système de contrôle social qui a autant marqué l'histoire de la vie religieuse au Québec. C'est ce que nous décrit admirablement cet ouvrage.

Alfred Dumais
Université Laval, Québec

Ronald HAYMAN, *Nietzsche : les voix de Nietzsche*. Traduit par Christian Cler. Paris, Les Éditions du Seuil (coll. « Points Essais », série « Les Grands Philosophes », 422), 2000, 96 p.

Ce petit livre d'introduction à la pensée de Nietzsche appartient à une nouvelle série de la collection *Points/Essais* : « les grands philosophes ». Comme son nom l'indique, cette série est consacrée à la présentation de grands philosophes, anciens ou modernes : des ouvrages sur Descartes, Kant, Marx, Platon et Socrate sont déjà parus ; parmi les livres « à paraître », notons des titres sur Hegel, Hume, Locke, Spinoza, Voltaire et Wittgenstein.

D'abord publié en 1997 (*Nietzsche. Nietzsche's Voices*, Phoenix, Orion Publishing Group), l'ouvrage de Ronald Hayman ne constitue rien de plus qu'une introduction très générale — et somme toute assez superficielle — à l'œuvre de Nietzsche. On cherchera en vain une hypothèse de lecture originale ou encore une synthèse inédite d'un aspect ou l'autre de la pensée nietzschéenne. Le livre s'adresse uniquement à un lecteur souhaitant être introduit à cette pensée complexe sans